

Depuis un siècle, plusieurs de nos comtés sont demeurés propriétaires du sol, sans qu'il ait été permis à un étranger d'acquérir un pouce de terrain. D'un autre côté, les familles aisées ont peu à peu disparu de nos rangs pour aller dans les villes recevoir le prix de leur trahison. Ainsi abandonnée par ceux qui devaient donner l'exemple, et sans secours venus du dehors, l'agriculture devait rester stationnaire, ou tout au plus progresser lentement. Mais il ne faut pas s'attaquer à notre population rurale, trop souvent accusée d'inertie; il suffit de suivre nos cultivateurs canadiens lorsqu'ils ont un bon exemple sous leurs yeux, pour se convaincre pleinement qu'avant peu le modèle est souvent dépassé, et c'est ce que nous nous proposons d'établir dans nos "voyages agronomiques."

Il suffit d'avoir parcouru l'île de Montréal pour se convaincre que le système de culture suivi répond parfaitement aux circonstances locales, et donne les plus beaux résultats. Nous n'hésitons pas à dire que nulle part dans nos nombreux voyages en Europe, nous n'avons vu de plus beaux échantillons de culture que ceux de l'île de Montréal. L'éleveur du bétail a également atteint une grande perfection, et peut rivaliser avantageusement avec les troupeaux ordinaires, anglais ou français. Maintenant, pourquoi l'île de Montréal est-elle l'oasis dans le désert? pourquoi cette bonne culture ne se répand-elle pas généralement dans tout le pays? c'est, croyons-nous, parce que l'amélioration ne peut se faire que de proche en proche, et que le rayon, tout en s'agrandissant tous les jours, ne peut cependant que s'avancer lentement. Nous avons bien encore de petits centres à Ste. Anne, dans les townships de l'ouest, à Québec, mais leur circonférence n'embrasse qu'une étendue bien moindre, et les résultats sont dans la même proportion.

Il y a longtemps que nous avons avancé que les progrès agricoles en Canada ne seraient généralement sensibles que du jour où nous aurions dans chaque paroisse au moins un bon exemple de culture servant de modèle aux cultivateurs voisins. Ce sont ces modèles venus d'Ecosse ou d'Irlande qui ont fait des cultivateurs canadiens de Montréal les dignes rivaux de leurs maîtres, et nous voudrions que ce qui se produit à Montréal se répète dans chacun de nos comtés, dans chacune de nos paroisses.

Déjà nos sociétés d'agriculture ont attiré l'attention sur les terres les mieux tenues par

la distribution de primes d'encouragement aux cultivateurs les plus distingués. Nous aussi nous voulons attirer l'attention sur eux, non-seulement pour leur donner les éloges qui leur sont dus, mais encore pour les poser comme modèles à leurs voisins, certains que nous sommes que du jour où tout un comté sera cultivé avec le même succès que la terre la mieux tenue aujourd'hui dans sa circonscription, il y aura un grand pas de fait par notre agriculture. Nous ne doutons pas non plus que les agriculteurs les plus distingués de chaque comté ne suivent avec intérêt les détails que nous donnerons sur la pratique de ceux que nous aurons l'honneur de visiter; et pour peu que nous indiquions quelques bonnes méthodes, elles seront utilisées, nous en sommes sûrs, car elles seront consacrées par l'expérience

EXPLOITATION DE M. W. BOA.

M. Boa est aujourd'hui propriétaire d'un domaine de la contenance de 135 arpents, en excellent état de culture, ayant de bonnes constructions, et valant au-delà de \$10,000. Après avoir élevé une nombreuse famille, il a pu établir les aînés de ses enfants, et aujourd'hui il jouit du fruit de ses longues années de labeur, entouré de la considération qu'assurent le mérite et le succès. Lorsqu'en parcourant la côte St. François, on arrive, par un chemin sinueux, ici et là bordé d'arbres, devant une jolie maison de campagne, bâtie à trois arpents du chemin, et coquettement placée au milieu des plantations du jardin qui l'entoure, on a peine à reconnaître dans cette façade en pierre de taille, revêtue d'un toit de fer blanc, la demeure d'un émigré écossais de 1818, venu sur nos rivages sans autre capital que celui de ses bras, mais il est vrai, par cette intelligence et cette énergie caractéristiques de sa race.

Né à Ancrum en 1800, M. Wm. Boa partit pour le Canada en 1818, accompagné de son père et de sa mère. Il n'avait que 18 ans lorsqu'il arriva à Montréal, après une traversée orageuse et longue. Désireux de connaître le pays avant de s'arrêter au choix d'une carrière, il s'engagea chez M. Ogilvie, grand propriétaire alors à la côte des neiges, au prix de \$16 par mois. M. Ogilvie était de tous les agriculteurs de Montréal celui qui, à cette époque, faisait les plus grands sacrifices pour avancer les progrès de l'agriculture de notre pays; aussi fut-il un des premiers à créer une société d'agriculture dans sa localité. Elevé à cette école, M. Wm. Boa prit des notions exactes sur la rotation des récoltes et la